

---

# Poètes, revues et édition littéraires de langue anglaise et de langue française à Montréal, 1925-1955

---

Richard Giguère  
*Département des lettres et des communications*  
*Université de Sherbrooke*

Ma thèse de doctorat, écrite en 1977, comprenait une première partie (six chapitres) qui se voulait une chronique de l'évolution littéraire et poétique à Montréal de 1925 à 1955 environ. Il s'agissait de peindre une toile de fond pour éclairer les conditions de naissance et de développement de la poésie moderne de langue anglaise et de langue française au Canada et au Québec, à Montréal en particulier. Cette partie retrace donc la formation des mouvements littéraires et la teneur de leur programme, l'alternance des différentes écoles de poésie, les regroupements de poètes autour de maisons d'édition spécialisées, la parution de recueils de poèmes marquants, d'anthologies et de livres de critique influents, etc.

Pendant les années 1920, 1930 et 1940, le centre de la vie littéraire au Québec se situe à Montréal (alors qu'il se situait dans la ville de Québec, autour de l'École littéraire et patriotique de Québec, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle). Dans le cas de la poésie canadienne moderne, durant la même période, le pôle de développement se situe d'abord à Montréal dans les années 1920, 1930 et 1940, puis il se déplace vers Toronto dans les années 1950 et 1960. Chose certaine, il y a entre les poètes et les groupes de Montréal et de Toronto beaucoup d'échanges pendant ces décennies et, pourrait-on dire en reprenant la terminologie des sports, une « saine rivalité ». La question qui nous intéressait et qui nous

intéresse encore est la suivante : y a-t-il eu des échanges, des contacts entre les poètes et les groupes de langue anglaise et de langue française pendant ces décennies, ces contacts étaient-ils directs ou se faisaient-ils par le biais des revues littéraires et des anthologies de poésie ? Même si ces poètes des communautés anglophone et francophone de Montréal sont de milieux sociaux, culturels et linguistiques différents, il est important de rappeler qu'ils vivaient et écrivaient à la même époque et dans une même ville ; ils étaient donc influencés par un contexte québécois et canadien largement commun et, surtout, qu'ils participaient à la même aventure : l'avènement d'une poésie moderne dans leur tradition littéraire respective.

Vingt ans après avoir écrit ces premiers chapitres de ma thèse de doctorat, chapitres que je n'ai jamais publiés, je les ai relus avec un œil critique. Mon enseignement à l'Université de Sherbrooke m'a éloigné de la littérature comparée, canadienne et québécoise. En revanche, mes recherches préparatoires à la publication de l'édition critique des deux premiers recueils de poèmes d'Alfred DesRochers et d'autres recherches menées avec mes collègues du Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, dans le but de publier une *Histoire de l'édition littéraire au Québec au 20<sup>e</sup> siècle*, m'ont amené à retravailler la période 1920-1960 en littérature et en poésie québécoises. J'essaierai donc de vous livrer brièvement les résultats de cette relecture. Je me limiterai aux principaux groupes de poètes et à certaines revues et maisons d'édition littéraires des années 1920, 1930 et 1940 pour comparer les cheminements des poésies de langue anglaise et de langue française à Montréal durant ces décennies.

\* \* \*

Les premières revues littéraires canadiennes dignes de ce nom voient le jour à Montréal au milieu des années 1920. Elles se nomment *The McGill Fortnightly Review* (supplément du *McGill Daily*, 16 numéros paraissent en principe toutes les deux semaines de novembre 1925 à avril 1927) et *The Canadian Mercury* (six numéros publiés à l'hiver et au printemps 1928-1929). Les deux revues sont fondées par des étudiants dans la vingtaine, Francis Reginald Scott (ou Frank Scott, étudiant en droit), Arthur James

Marshall Smith (ou A. J. M. Smith, étudiant en sciences) et Leo Kennedy (étudiant du soir à l'Université de Montréal). Ces jeunes poètes feront partie de ce qu'on appellera le *Montreal Group*. Les deux publications sont très critiques à l'égard de la littérature et de la société canadiennes des années de l'après-guerre. Les jeunes rédacteurs dénoncent la tradition poétique dépassée : l'esprit victorien, le romantisme du XIX<sup>e</sup> siècle et les reliquats puritains présents dans la poésie canadienne. Ils sont déterminés à « diriger la voie vers une nouvelle littérature canadienne » en dégagant la poésie « de l'état d'aimable et insipide médiocrité où elle languit présentement<sup>1</sup> ».

À l'origine une revue d'idées intéressée à la vie universitaire, *The McGill Fortnightly Review* (le sous-titre de la revue est : *An Independent Journal of Literature and Student Opinion*) diversifie son champ d'action et met l'accent sur la création et la critique littéraires. Pendant ses deux années d'existence, elle publie, en plus des textes et des poèmes des rédacteurs, des articles, des études et des essais critiques d'une trentaine d'auteurs dont les plus connus sont le critique Leon Edel, l'essayiste Eugene Forsey et l'humoriste Stephen Leacock. Les sujets des articles vont des analyses critiques de Smith sur « T. S. Eliot », « James Joyce », « La poésie moderne et contemporaine », aux essais politiques, aux pièces humoristiques de Leacock, aux études sur les arts populaires et le jazz ou sur les syndicats ouvriers. « Pour qu'une littérature vivante, indigène naisse, écrivent Scott et Kennedy dans l'éditorial du premier numéro du *Canadian Mercury*, nous devons découvrir notre âme bien à nous et, avant que cela puisse arriver, rejeter un amas de débris. Nous ne pouvons trouver de meilleures aides pour cette tâche que parmi nos contemporains d'Angleterre et d'Amérique<sup>2</sup> ».

Le rejet des vieilles formes littéraires et l'ouverture aux nouvelles esthétiques, en particulier le symbolisme français, sont deux caractéristiques essentielles d'une revue montréalaise qui sera de courte durée, mais qui apportera un souffle de renouveau dans les arts et les lettres au Québec. Avec le recul, les 12 numéros du

1. « Editorial » du 18 février 1927, *The McGill Fortnightly Review*, II, 6.

2. Cité par Munro Beattie dans Klinck, 1970 : 869-870, traduction de Maurice Lebel.

*Nigog* (parus de janvier à décembre 1918, 400 p.) peuvent être vus comme une entreprise de rattrapage culturel. Les trois directeurs-fondateurs, chacun dans son domaine, veulent faire connaître à un public de lettrés l'avant-garde littéraire et artistique : Fernand Préfontaine se spécialise en architecture, en sculpture et en peinture, Léo-Pol Morin s'occupe de musique contemporaine (Debussy, Ravel), Robert de Roquebrune s'intéresse à la littérature et au théâtre. Marcel Dugas, qui se joint à la revue une fois les premiers numéros publiés, devient le critique attiré et le défenseur d'un groupe de poètes qu'on appellera les « exotiques » : Paul Morin, René Chopin, Guy Delahaye. Tous nés autour de 1885-1890, ces jeunes poètes ont été formés au Collège Sainte-Marie et dans les facultés de droit et de médecine de l'Université de Montréal ; ils ont fréquenté les mêmes associations et « clubs » d'étudiants (Le Soc, La Tribu des Casoars, L'Arche) et ils ont fait des séjours d'études à Paris avant de revenir à Montréal, chassés par l'éclatement de la Première Guerre mondiale. Pour retrouver les préoccupations, le ton et l'atmosphère des revues étudiantes *The McGill Fortnightly Review* et *The Canadian Mercury* de Scott, Smith et Kennedy, il faudrait les comparer non seulement au *Nigog*, une revue soignée et rédigée notamment par des écrivains et des poètes qui ont déjà publié leur(s) premier(s) livre(s), mais aussi à des « petites revues » qui ont circulé dans les clubs d'étudiants, comme *L'Encéphale* (1908), *L'Étudiant* (1911-1915) et *L'Escholier* (1915-1917), des ancêtres du *Quartier latin* de l'Université de Montréal.

Avant de quitter les années 1920, il importe de signaler le rôle des premières maisons d'édition littéraires « autonomes » qui naissent à Montréal pendant cette décennie. Par « autonomes », j'entends des maisons qui ne sont pas rattachées – pour ne pas dire dépendantes – au marché scolaire, à un parti politique, à un journal, ou encore à une communauté religieuse. Lorsqu'ils réussissent à se faire éditer, les poètes francophones se retrouvent chez ces éditeurs, ou bien ils ont recours au compte d'auteur et à l'autoédition et quelques-uns se font éditer en France, chez Lemerre, Crès, Firmin-Didot et au Nouveau Monde<sup>3</sup>. Dans les années 1920, les principaux

---

3. C'est le cas de René Chopin, Paul Morin, Marcel Dugas et Simone Routier dans les années 1920 et 1930.

éditeurs de langue française à Montréal sont : Édouard Garand (littérature populaire surtout), Déom (un libraire-éditeur), L'Action française (la revue et la maison d'édition de Lionel Groulx), la Librairie d'action canadienne-française (plus tard les Éditions Albert Lévesque), la Librairie Beauchemin. Il y a aussi les presses de certains journaux, *Le Devoir* de Montréal par exemple, qui publient des livres

Un éditeur mérite particulièrement qu'on examine de plus près son catalogue, car il s'agit d'un cas unique : Louis Carrier et cie/Les Éditions du Mercure, ou Louis Carrier and Co./The Mercury Press, publie de 1927 à 1930 des auteurs de langue française et de langue anglaise. Ancien étudiant du Collège Loyola, journaliste dans les quotidiens de langue anglaise de Québec et de Montréal, amateur d'art et collectionneur, Louis Carrier met tout en œuvre pour donner l'image d'un éditeur professionnel : maison située au Square Beaver Hall ; livres édités avec goût et même avec raffinement – « les plus beaux livres jamais édités au Canada français », dit la publicitè-maison – ; couvertures et illustrations de Jean-Paul Lemieux, de Jean Palardy, d'Edwin Holgate ; livres publiés en français et en anglais (nouveautés, rééditions, traductions). Grâce à l'ouvrage de Bruce Whiteman, *Lasting Impressions : a Short History of English Publishing in Quebec*, nous savons que Carrier a embauché un journaliste du *Star*, David Legate, pour prendre en main l'édition des livres de langue anglaise à Montréal et qu'il s'est associé à un partenaire de New York, Alan Isle, qui s'occupe des ventes aux États-Unis (1994 : 61-64)<sup>4</sup>.

L'aventure des Éditions du Mercure a été de courte durée – fondation en 1927, faillite en 1930 –, son catalogue est plutôt modeste, 23 titres originaux répertoriés en français, plus d'une quarantaine si nous ajoutons les rééditions, les traductions et les titres de langue anglaise. À côté d'auteurs canadiens-français connus, comme les essayistes Henri d'Arles, Louvigny de Montigny, Olivier Maurault, les critiques Louis Dantin, Camille Roy, Maurice Hébert, et les jeunes poètes Robert Choquette et Rosaire Dion-Lévesque, Carrier a aussi publié chez Ryerson Press des titres de

4. Sur les couvertures des livres des Éditions du Mercure/The Mercury Press, Carrier imprime en 1929, sous le nom de sa maison : Montréal-New York-Londres.

Lorne Pierce (*An Outline of Canadian Literature. English and French*, 1927), des *Essais et vers* de Charles Saunders (traduction française, 1929), des traductions en anglais des livres de Georges Bouchard (*Vieilles choses, vieilles gens*, 1929), de Georges Bugnet (*Nypsia*, 1929), de Robert Choquette (*À travers les vents*, 1928) et d'André Maurois (*Disraëli*, 1928). Bruce Whiteman se demande si Louis Carrier n'avait pas fait faillite en 1930, n'aurait-il pas été le premier « éditeur bilingue et biculturel » du Québec et du Canada ?

\* \* \*

Dans les années 1920 et 1930, il n'y a aucun éditeur de langue anglaise à Montréal pour publier les poèmes du *Montreal Group*, Leo Kennedy, Abraham Moses Klein (A. M. Klein), Scott et Smith. En attendant la fin de la crise économique, les textes de ces poètes paraîtront plutôt dans des revues et des anthologies de poésie publiées à Toronto qui prennent le relais de la *McGill Fortnightly Review* et du *Canadian Mercury*. Il faudra attendre les années 1940 et 1950 pour que la vitalité des poètes modernes de Montréal s'impose grâce aux revues littéraires et aux premières petites maisons d'édition de poésie, ce que Wynne Francis appelle « *the little magazine/small press movement* » de ces décennies en poésie canadienne (voir Francis, 1962 et 1967).

La revue la mieux connue à cette époque à Toronto est certainement *The Canadian Forum*. Fondée en 1920, cette publication mensuelle n'est pas littéraire au premier chef (son sous-titre est : *An Independent Journal of Opinion and the Arts*), mais elle est tout de même au centre de l'activité littéraire des années 1930 au Canada. Elle se fait surtout remarquer de 1936 à 1940, une période pendant laquelle le poète Earle Birney assume une brillante direction de la section littéraire. Leo Kennedy est un collaborateur régulier du *Forum* et il y publie des poésies et des articles critiques. Frank Scott et A. J. M. Smith y envoient leurs poèmes après la disparition des revues de Montréal. A. M. Klein donne ses premiers poèmes importants à la revue torontoise. Rappelons qu'il s'agit surtout d'une littérature engagée, d'une poésie d'opposition à l'économie et aux valeurs capitalistes nord-américaines, une poésie de contestation parfois radicale. Deux revues éphémères, *Masses* (1932-1934, 11 numéros) et *New Frontier* (1936-1937, 17 numéros),

sont encore plus critiques. La seule revue publiée à Montréal dans les années 1930 s'intitule *The McGilliad* (1930-1931) ; pendant à peine un an elle fait paraître, notamment, des textes de Scott, de Smith, de Kennedy et de Klein.

Non seulement la direction du *Canadian Forum* soutient la poésie moderne, mais elle encourage aussi la critique littéraire. Au début des années 1930, la revue consacre une série d'articles aux « New Writers of Canada » et une aux « Canadian Writers of the Past ». C'est dans ces séries du *Canadian Forum* ainsi que dans la revue *The University of Toronto Quarterly* que des critiques universitaires compétents comme Edward Killoran Brown (E. K. Brown) et William Edwin Collin (W. E. Collin) font connaître la poésie canadienne moderne. W.E. Collin, en particulier, a publié le premier livre de critique consacré aux poètes du *Montreal Group*, *The White Savannahs* (1936). Ce professeur de l'Université de Western Ontario a écrit chaque année, de 1941 à 1956, une chronique qui constituait un bilan annuel des « lettres canadiennes-françaises » pour la revue *The University of Toronto Quarterly* (numéro annuel intitulé « Letters in Canada »). L'année de parution de *The White Savannahs*, Scott et Smith lancent l'anthologie de poésie la plus remarquable des années 1930, *New Provinces* (1936). Composée de textes choisis de Kennedy, de Klein, de Scott et de Smith et de deux poètes de Toronto (E. J. Pratt et Robert Finch) invités par Scott et Smith à se joindre aux poètes montréalais. Cette anthologie consacre les membres du *Montreal Group* comme les représentants attitrés de la poésie moderne au Canada.

Ces deux titres, *The White Savannahs* et *New Provinces*, ont été publiés par Macmillan, une maison d'édition d'origine britannique qui s'est établie au Canada en 1905. The Macmillan Company of Canada et The Ryerson Press (1919), toutes deux de Toronto, furent les plus importants éditeurs de littérature canadienne des années 1920, 1930 et 1940, en somme avant l'arrivée de la maison McClelland and Stewart dans les années 1950. Tous les poètes canadiens des années 1920 à 1960 ont été publiés par Macmillan et Ryerson, en particulier par Lorne Pierce, directeur de Ryerson Press de 1922 à 1960. Pierce a eu une influence considérable sur les lettres canadiennes, surtout en poésie. Créateur de la collection

« Ryerson Poetry Chapbooks » en 1925, il fait paraître en 30 ans plus de 150 petits livres de poèmes, il lance surtout des jeunes poètes comme Ann Marriott, Earle Birney, Louis Dudek, Raymond Knister, Dorothy Livesay, P.K. Page, Raymond Souster. En 1923, il inaugure la série « The Makers of Canadian Literature » qui devait comprendre en tout 31 volumes consacrés aux fondateurs des littératures canadienne-anglaise et canadienne-française<sup>5</sup>.

Au Québec, à Montréal, ce rôle de leader dans l'édition d'une littérature canadienne-française est tenu par Albert Lévesque pendant la période de l'entre-deux-guerres. Comme Lorne Pierce, Lévesque veut édifier une « littérature nationale », mais, dans son cas, littérature nationale veut dire littérature de langue française. Auteur lui-même, libraire, directeur et éditeur d'un périodique (*L'Almanach de la langue française*, 1916-1937), directeur d'un club du livre, Lévesque publie à peu près tous les écrivains des années 1920 et 1930. La Bibliothèque d'action française, qu'il rachète de Lionel Groulx et qui deviendra la Librairie d'action canadienne-française, puis, dans les années 1930, les Éditions Albert Lévesque, est la maison d'édition littéraire qui, à l'époque, dure le plus longtemps (1926-1937) et qui édite le plus grand nombre de livres (273 titres, dont 250 nouveautés réparties dans 36 collections). Lévesque publie tous les genres littéraires (roman, poésie, essai et critique littéraire, conte, nouvelle, théâtre), il édite des livres en littérature jeunesse, en histoire, en politique et en économie, dans le domaine des sciences sociales et même des sciences naturelles. Comme Lorne Pierce, Albert Lévesque nourrit l'ambition de lancer des jeunes écrivains. En fait, son défi est de passer des historiens et des essayistes de la tradition idéologique nationaliste (comme Lionel Groulx et Henri d'Arles) et des poètes du terroir (comme Nérée Beauchemin et Blanche Lamontagne-Beauregard) aux auteurs de la nouvelle génération, ceux qu'Alfred DesRochers appelle les « individualistes » ou les « hérétiques ».

---

5. En fait 13 volumes seulement ont été publiés. Dans la même veine, mentionnons l'ambitieuse série « Master Works of Canadian Authors » (25 volumes de luxe à 100 \$ l'unité qui devaient paraître à la Société Radisson) qui, elle aussi, avorte après le deuxième ou troisième volume.



À partir de 1930-1931, Albert Lévesque gagnera son pari en publiant des jeunes poètes dans sa collection « Poèmes » (des femmes : Simone Routier, Jovette Bernier, Alice Lemieux ; autant que des hommes : Robert Choquette, Alfred DesRochers) ; des nouvelles voix dans sa collection « Les Romans de la jeune génération » (Jovette Bernier, Éva Senécal, Claude Robillard, Rex Desmarchais) et des femmes encore en littérature jeunesse (Marie-Claire Daveluy, Marjolaine, Maxine). Comme nous l'avons constaté au Canada anglais, c'est aussi dans les années 1930 qu'émerge une critique littéraire de plus en plus compétente qui se consacre à la littérature canadienne-française (Lévesque publie 25 titres dans sa collection « Les Jugements »). Bien sûr, il n'y a pas que les Éditions Albert Lévesque qui sont actives à Montréal dans les années 1930. Les Éditions du Totem d'Albert Pelletier (13 titres de 1933 à 1938) et les Éditions du Zodiaque d'Eugène Achard (23 titres de 1934 à 1942) publient aussi de la poésie, des romans, des contes et des nouvelles de jeunes auteurs. Les revues *La Relève* (Robert Charbonneau, Paul Beaulieu, Claude Hurtubise, 1934-1941) et *Les Idées* (Albert Pelletier, 1935-1939), même si elles sont avant tout des revues d'idées, font paraître des textes de création des jeunes écrivains, la relève dans les genres de la poésie, du roman, du conte, de la critique littéraire et de l'essai. Mais ce sont les Éditions Albert Lévesque qui expliquent que la production littéraire de langue française connaît un tel essor au milieu des années 1930, en pleine crise économique, alors que la production littéraire de langue anglaise est en baisse au Canada et subit une chute importante à Montréal.

\* \* \*

Les années 1940 sont le théâtre d'un véritable « boom » dans le domaine de l'édition littéraire (surtout de langue française), dans la création de revues littéraires et aussi en termes de nombre de poètes qui sont actifs à Montréal. La preuve en est que les poètes du *Montreal Group*, Scott, Smith et Klein, attirent maintenant une relève de jeunes (nés entre 1915 et 1920) qui viennent d'un peu partout au Canada, P. K. Page de Calgary, John Sutherland de la Nouvelle-Écosse, et même d'Angleterre, c'est le cas de Patrick Anderson. Ces poètes et d'autres de Montréal, comme Louis Dudek et Irving Layton,

formeront les équipes de rédaction de deux revues plus ou moins rivales, *Preview* et *First Statement*, lesquelles publieront chacune de 25 à 30 numéros de 1942 à 1945. Ces deux revues ne sont peut-être pas liées directement à l'Université McGill, comme celles de Scott et de Smith dans les années 1920, mais elles n'en gravitent pas moins autour de cette institution, car plusieurs poètes y poursuivent des études de baccalauréat et de maîtrise. Finalement, les deux groupes rivaux de poètes, quelque peu essoufflés après des débats animés, se fusionneront pour créer une seule revue littéraire à compter du milieu des années 1940.

Au départ, l'équipe de rédaction de *Preview* comprend les noms de Frank Scott, Margaret Day, Bruce Ruddick, Neufville Shaw et Patrick Anderson qui agit à titre de directeur. Bientôt s'ajouteront les poètes P. K. Page et A. M. Klein. L'intention première de la revue est d'être un banc d'essai où les auteurs font paraître une première version de leurs textes, des poèmes, des contes, des essais politiques, d'où le titre *Preview*. Avec le temps, les poètes de la revue seront reconnus pour l'originalité de leurs recherches sur la technique du vers, pour l'ironie de leurs textes, pour la diversité de leurs intérêts et pour leur engagement social. Les influences de *Preview*, en particulier des poètes Anderson, P. K. Page et Scott, sont britanniques ; elles prennent leurs sources dans les écrits de W. H. Auden, T. S. Eliot et Dylan Thomas.

*First Statement* est lancé en 1942 par le jeune John Sutherland (23 ans) qui s'était vu refuser des textes qu'il avait soumis à *Preview*. Il s'entoure de sa sœur, Betty Sutherland, de Robert Simpson, de Keith MacLellan et d'Audrey Aikman. En 1943, après le départ de Simpson et MacLellan, les poètes Louis Dudek et Irving Layton se joignent à l'équipe de rédaction et contribuent à changer la politique éditoriale éclectique de John Sutherland. Dorénavant, l'accent est mis sur une poésie qui veut s'enraciner dans le milieu nord-américain et exprimer la réalité de tous les jours dans une langue accessible au lecteur moyen, et non seulement à un public restreint de lettrés, comme celui de *Preview*. *First Statement* rejette toute poésie qui continue d'entretenir un lien colonial avec l'Angleterre et se tourne vers des poètes américains comme Ezra Pound et William Carlos Williams. De plus, en 1945, Sutherland crée la maison d'édition First Statement Press et publie, dans la collection « New

Writers », les premiers recueils d'Irving Layton (*Here and Now*, 1945 ; *Now Is the Place*, 1948), de Patrick Anderson (*A Tent for April*, 1945), de Raymond Souster (*When We Are Young*, 1946) et des femmes poètes : Miriam Waddington (*Green World*, 1945), Anne Wilkinson (*Counterpoint to Sleep*, 1951), Kay Smith (*Footnote to the Lord's Prayer*, 1951). C'est également à sa maison d'édition que Sutherland fait paraître en 1947 *Other Canadians : An Anthology of the New Poetry in Canada, 1940-1946*, en réponse à l'anthologie publiée par A. J. M. Smith en 1943, *The Book of Canadian Poetry. A Critical and Historical Anthology*.

*Northern Review* (40 numéros de 1945 à 1956), née de la fusion de *First Statement* et de *Preview*, est la meilleure revue littéraire des années 1940 et de la première moitié des années 1950 en littérature canadienne. Son équipe de rédaction comprend les poètes des deux revues fusionnées et des rédacteurs venant d'autres régions du Canada : Dorothy Livesay, Watson J. Wreford, Ralph Gustafson. Elle publie des poèmes, des contes, des essais et des comptes rendus des poètes et écrivains des années 1940 et de plusieurs auteurs qui se feront connaître dans les années 1950 et 1960 : Mavis Gallant, Norman Levine, Brian Moore, George Woodcock, Robert Weaver, Marshall McLuhan. Malheureusement, une critique particulièrement virulente d'un recueil de poèmes de Robert Finch (*Poems*, 1945), écrite par John Sutherland et publiée dans la revue en 1947, divise l'équipe de rédaction qui n'avait pas été consultée. Huit des douze rédacteurs démissionnent. Dans les années 1950, John Sutherland tombe malade et la politique éditoriale de la *Northern Review* devient alors plus conservatrice. La revue cesse de paraître après la mort de ce dernier en septembre 1956.

Pour ceux et celles qui connaissent la vitalité et la richesse des revues littéraires de langue française à Montréal dans les années 1940, il est facile d'imaginer des études comparatives de *First Statement*, *Preview*, *Northern Review* avec *Gants du ciel*, la revue de Guy Sylvestre qui paraît de 1943 à 1946, *La Nouvelle Relève* de Robert Charbonneau et Claude Hurtubise (45 numéros de 1941 à 1948) et *Amérique française* (80 numéros, cinq équipes de rédaction différentes de 1941 à 1955, dont celles de Pierre Baillargeon, François Hertel et Andrée Maillet). Ces revues de création et de

critique littéraires ouvraient toutes grandes leurs pages à une nouvelle génération de poètes, dans les années 1940 : Saint-Denis Garneau, Anne Hébert, Rina Lasnier et Gilles Hénault et, au début des années 1950 ; les poètes d'Erta et des Éditions de l'Hexagone ; de romanciers et de conteurs : Roger Lemelin, Gabrielle Roy, Yves Thériault, Jacques Ferron, Réal Benoît, Jean Simard, Paul Toupin, Félix Leclerc et Jean-Jules Richard ; d'essayistes et de critiques littéraires : Pierre Baillargeon, Borduas, Pierre Vadeboncoeur, Louis-Marcel Raymond, Robert Charbonneau, René Garneau et Guy Sylvestre. Ces revues ouvrent aussi leurs pages aux écrivains, philosophes et intellectuels français pendant la Seconde Guerre mondiale ; mentionnons notamment Jacques et Raïssa Maritain, Emmanuel Mounier, Gabriel Marcel, Alain Bosquet, Gustave Cohen, Daniel-Rops, Saint-Exupéry, Patrice de la Tour du Pin, Pierre Seghers et Saint-John Perse. Enfin ces revues, surtout *La Nouvelle Relève* et *Gants du ciel*, s'intéressent à d'autres littératures, en particulier aux littératures américaine et canadienne-anglaise. Robert Charbonneau a lu les romanciers américains – Dos Passos, Caldwell, Fitzgerald, Hemingway, Steinbeck – ainsi que quelques romanciers canadiens et il en parle dans sa revue. Guy Sylvestre consacre un numéro entier de *Gants du ciel* (n° 11, printemps 1946) à la « Poésie canadienne-anglaise », avec des études d'E. K. Brown, de W. E. Collin, de Roy Daniels, de Northrop Frye, de Pelham Edgar et d'A. J. M. Smith portant sur les poètes canadiens-anglais modernes. Sylvestre projetait même un numéro sur le « Roman canadien-anglais » pour 1947, mais sa revue cesse de paraître à l'automne de 1946.

Et maintenant que dire des maisons d'édition qui se multiplient à Montréal de 1940 à 1945 et qui publient des écrivains français et canadiens-français. Une Association des éditeurs canadiens-français est créée pendant la guerre et compte bientôt 26 membres. Dans son mémoire de maîtrise, Jean-Pierre Chalifoux (1973) avance le nombre de 3 000 titres publiés par les éditeurs montréalais pendant la guerre et estime à 20 millions d'exemplaires le tirage global (incluant les réimpressions et les rééditions) des éditeurs canadiens-français de 1940 à 1946.

Nommons, entre autres maisons, les Éditions Variété, les Éditions de l'Arbre, les Éditions Bernard Valiquette, les Éditions Lucien Parizeau, les Éditions Fides, la Société d'édition Pascal, les

Éditions Serge Brousseau et les Éditions Pony qui donnent un essor remarquable à l'édition littéraire de langue française à Montréal pendant la Seconde Guerre mondiale. Grâce à la licence spéciale de 1940 par laquelle le gouvernement canadien accorde la permission aux éditeurs canadiens-français de réimprimer les titres français qui ne sont pas disponibles sur le marché, toutes ces maisons d'édition, sauf Valiquette, publient en majorité des auteurs et des titres français, mais elles incluent aussi, dans leurs catalogues, plusieurs écrivains canadiens-français qui font ainsi paraître leurs premiers livres. Malheureusement, une fois la guerre terminée, la licence spéciale prend fin et tous ces éditeurs, à l'exception de Fides, ferment leurs portes durant la courte période de l'après-guerre qui va de 1946 à 1949. Cependant, l'essor donné à la littérature canadienne-française demeure et continuera de porter fruit dans les décennies suivantes.

Pendant la période de la guerre et de l'après-guerre, les deux maisons qui font de l'édition littéraire de langue anglaise au Canada, Macmillan et Ryerson, ont leur siège social à Toronto. Malgré le fait que Montréal compte parmi ses habitants le groupe de poètes modernes le plus représentatif et le plus actif au Canada, elle ne possède pas de maison d'édition bien établie. Si l'on excepte la petite maison d'édition artisanale First Statement Press, les poètes du *Montreal Group* doivent faire affaire avec des éditeurs torontois pour assurer la publication et la distribution de leurs recueils de poèmes au Canada. Comme le rappelle Bruce Whiteman dans la conclusion de son livre *Lasting Impressions : a Short History of English Publishing in Quebec* :

La seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle a constitué l'âge d'or de l'édition de langue anglaise au Québec. Un analphabétisme en déclin résultant d'une scolarisation accrue de la population active et l'absence de concurrence de la part de la radio, de la télévision ou d'autres médias de la « société des loisirs » du siècle suivant ont fait en sorte qu'un lectorat important s'est développé, plus important, toutes proportions gardées, qu'il ne l'était au début du XIX<sup>e</sup> siècle ou qu'il ne le sera plus tard au XX<sup>e</sup> siècle. Une maison d'édition dynamique de la taille de l'entreprise de John Lovell n'aurait pu exister à Montréal au XVIII<sup>e</sup> siècle et ne pourrait certainement pas exister de nos jours (1994 : 86)<sup>6</sup>.

\* \* \*

---

6. Nous traduisons

En conclusion, on peut dégager certaines caractéristiques de ce portrait synthèse de 30 années d'évolution de la poésie, des revues et de l'édition littéraires de langue anglaise et de langue française à Montréal. D'abord, il ne fait pas de doute qu'en poésie moderne au Canada et au Québec, c'est à Montréal « que ça se passe » dans les années 1920, 1930 et 1940. Montréal est à cette époque la métropole du Canada, c'est le centre névralgique où se rassemblent les poètes et d'où sont lancés les revues, les manifestes et les mouvements littéraires. En poésie canadienne-française, Montréal supplante Québec durant les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle avec la fondation de l'École littéraire de Montréal, suivie de la querelle qui met aux prises les régionalistes et les exotiques et de la fondation de plusieurs petites revues de création et d'idées, dont *Le Nigog* (1918). Pendant la période de l'entre-deux-guerres et de la Seconde Guerre mondiale (1939-1945), les revues *La Relève* et *La Nouvelle Relève*, *Les Idées*, *Gants du ciel* et *Amérique française* jouent un rôle de premier plan : elles sont la bougie d'allumage, le lieu privilégié de publication et d'animation des écrivains, en particulier des poètes, qui arrivent plus difficilement à faire éditer leurs recueils par des maisons reconnues. Après l'éclatement de la guerre et l'occupation de la France par les troupes allemandes, de nombreux éditeurs montréalais prennent la relève pour publier les écrivains canadiens-français, mais quelques-uns seulement lancent des recueils de poèmes ou mettent sur pied des collections de poésie.

Du côté de la poésie canadienne-anglaise, les revues littéraires et les revues d'idées jouent aussi un rôle de premier plan en publiant les textes, les articles et les essais des jeunes poètes qui rejettent la tradition sclérosée de la nature canadienne (la *maple leaf school* des « poètes de la Confédération ») et qui prônent de nouvelles esthétiques venant d'Angleterre et des États-Unis. Les revues étudiantes, *The McGill Fortnightly Review* ou *The Canadian Mercury* dans les années 1920, et les petites revues, *Preview* ou *First Statement* dans les années 1940, sont des publications dynamiques et inventives toutes plus ou moins rattachées à l'Université McGill qui, véritable pépinière d'écrivains et en particulier de poètes de langue anglaise à Montréal de 1920 à 1950 et même au-delà, a joué un rôle capital comme lieu de rencontre, d'animation et de

publication ; un rôle que l'Université de Montréal n'aura pas joué auprès des écrivains et des poètes canadiens-français à la même époque.

Malgré les périodes d'intense activité qui caractérisent la scène littéraire de langue anglaise et de langue française à Montréal entre 1920 et 1950, comment ne pas retenir la justesse du titre du roman de Hugh MacLennan, *Two Solitudes* (1945), pour décrire l'absence de contacts et d'échanges entre les deux groupes d'écrivains. Pourtant les poètes de cette époque préconisent un même rejet des traditions poétiques du XIX<sup>e</sup> siècle, mettent de l'avant un programme de modernisation de la littérature et de la poésie canadienne-anglaise et canadienne-française, veulent s'affranchir des trop étouffantes littératures-mères (britannique dans un cas, française dans l'autre). Mais ces objectifs communs ne font pas disparaître pour autant les barrières linguistiques, culturelles, sociopolitiques et économiques qui séparent les deux groupes d'écrivains et leurs communautés d'appartenance. En fait, sauf quelques rares contacts entre quelques poètes ou petits groupes de poètes, il n'y a pas vraiment de rencontres ou d'échanges suivis. Comme le rappelle Patrick Anderson dans les années 1970, en faisant allusion à une rencontre que les rédacteurs de *Preview* ont eue avec quelques écrivains canadiens-français à l'initiative du philosophe, poète et essayiste François Hertel, sans doute à l'époque où celui-ci était directeur (1943-1947) d'*Amérique française* :

*Let me say it was difficult and it was mostly pious wishes rather than actualities* (Mayne, 1974 : 79).



## ***Bibliographie***

- Chalifoux, Jean-Pierre (1973), « L'édition au Québec, 1940-1950 », Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.
- Francis, Wynne (1962), « Montreal poets of the Forties », *Canadian Literature*, 14 (automne), p. 21-34.
- Francis, Wynne (1967), « Literary underground. Little magazines in Canada », *Canadian Literature*, 34 (automne), p. 63-70.
- Klinck, Carl F. (dir.) (1970), *Histoire littéraire du Canada*, Québec, PUL.
- Mayne, Seymour (1974), « A conversation with Patrick Anderson », *Inscape*, 11, 3 (automne).
- Whiteman, Bruce (1994), *Lasting Impressions : a Short History of English Publishing in Quebec*, Montréal, Véhicule Press.